



HAL
open science

Figures et forces en linguistique cognitive

Guillaume Desagulier

► **To cite this version:**

Guillaume Desagulier. Figures et forces en linguistique cognitive. *Théorie, littérature, épistémologie*, 2007, 24, pp.95–113. halshs-00627697

HAL Id: halshs-00627697

<https://shs.hal.science/halshs-00627697v1>

Submitted on 7 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Figures et forces en Linguistique Cognitive : pour une redéfinition du concept de représentation dans une Grammaire de Constructions Floue

Guillaume Desagulier

Université Paris 8

1. Introduction

Les concepts de figure et de force sont d'autant plus pertinents en Linguistique Cognitive qu'ils font écho à l'éternelle tension entre principe d'inertie et principe de changement dont se nourrit la dynamique langagière. En effet, loin de n'être qu'un répertoire stable de représentations figuratives ou abstraites, la grammaire interne des locuteurs telle que nous la concevons est un équilibre négocié de forces motivées par l'usage et de représentations stabilisées.

Conçue en opposition aux conceptions structuralistes qui nient tout rapport entre l'usage (c'est-à-dire la communication effective de formes linguistiques) et la représentation mentale que le sujet parlant se fait de la grammaire, l'approche centrée sur l'usage va de l'énoncé à la règle¹. Langacker parle de « *bottom-up orientation* » (1999, p. 92). Les théories formelles procèdent en sens inverse (« *top-down* ») car elles conçoivent la représentation grammaticale exclusivement en termes de règles et de principes universels abstraits. Adopter l'approche centrée sur l'usage, c'est reconnaître que la compétence du locuteur n'est ni algébrique, ni de nature formelle comme celle du linguiste. C'est aussi prendre au sérieux le fait que, loin de n'être qu'un outil aux composantes clairement délimitées, la langue est un phénomène social et symbolique qui conditionne l'idée même de communauté et en assure la cohésion culturelle. Le psychologue évolutionniste Merlin Donald (2001 : chap. 7) va jusqu'à penser que le fait culturel et langagier a émergé du besoin de créer une « communauté cognitive » (« *a cognitive community* », « *a collectivity of mind* »), entendue au sens de mise en réseau des pensées. Dans cette optique, l'activité discursive ne saurait se réduire à un échange de contenu informationnel. Tout acte langagier passe par le respect de codes procéduraux institués à l'échelle collective et par l'adéquation de symboles à des situations d'énonciation sans cesse renouvelées. Aussi les locuteurs sont-ils constamment tiraillés entre une logique d'inertie et une logique innovante.

L'unité² de base à partir de laquelle nous élaborons notre réflexion – en l'occurrence la *construction* telle que définie dans les Grammaires de Constructions – se conforme aux

¹ Culioli, qui s'inscrit dans cette méthodologie va pour sa part « de l'empirique au formel » (1990 : 9-46).

² « Unité » est le terme consacré en Linguistique Cognitive. L'unité symbolique opère la synthèse conventionnelle de deux composantes, l'une formelle (phonologique ou morphosyntaxique) et l'autre sémantique ou fonctionnelle (par exemple l'expression d'une notion lexicale, d'un sens idiomatique ou d'une relation grammaticale telle que l'agentivité, la transitivité, etc.) Les constructions, qui vont du simple morphème ([*dé-*], [*re-*], [*-tion*], [*-age*], etc.) à

principes de l'approche sur l'usage (cf. Fillmore et al. 1988, Lakoff 1987, Langacker 1987, 1991, Goldberg 1995, Croft 2001 et Tomasello 2003). À ce jour, sa définition la plus claire a été proposée par Langacker :

A unit is a structure that a speaker has mastered quite thoroughly, to the extent that he can employ it in largely automatic fashion, without having to focus his attention specifically on its individual parts or their arrangement. Despite its internal complexity, a unit constitutes for the speaker a “prepackaged” assembly; because he has no need to reflect on how to put it together, he can manipulate it with ease as a unitary entity. (Langacker 1987, p. 7).

L'usage est fonction des représentations de la grammaire que se font les sujets parlants. Ces représentations constituent la compétence linguistique de chacun et sont dotées d'une structuration interne ; en d'autres termes, elles sont procédurales. Comme la plupart des linguistes cognitivistes, nous sommes animé par la conviction que les connaissances linguistiques sont structurées par des jalons constructionnels reliés entre eux par un réseau non linéaire. Entre ces jalons existent des zones de flou constructionnel, qui ne sauraient être connotées négativement (en tant que défaut de connaissance par exemple). Ce flou correspond en fait à l'espace de « dialogue » productif entre constructions prototypiques. Cet espace (non-topologique) est crucial à nos yeux dans la mesure où s'y produisent la plupart des mécanismes qui président à l'apparition, à l'installation ou à la modification des constructions grammaticales.

Dans cet article, nous souhaitons montrer que chaque construction grammaticale³ (entendue comme assemblage symbolique de forme et de sens) est dotée d'une nature paradoxale, et que c'est précisément pour cela que la grammaire interne est structurée de façon stable et néanmoins dynamique. Parce qu'elle joue le rôle de figure-jalon et qu'elle est le vecteur d'une force procédurale, la construction est au carrefour du stable et de l'instable. Le réagencement constructionnel, qui amène de l'instable, se fait à la lumière de jalons ou figures – stables par essence –, qui se caractérisent par une saillance cognitive dans l'esprit des locuteurs. En d'autres termes, au sein du stable est à l'œuvre un principe d'instabilité (ou de déformation), que nous caractériserons plus loin comme étant la *zone de développement potentiel* d'une construction.

la proposition complexe, diffèrent par leur degré de schématisation. Ainsi la construction transitive [S_i V-temps O_i] est-elle extrêmement schématique, tandis que la construction corrélatrice [Plus + PROP, plus + PROP] – instanciée par *plus on fume, plus on s'expose à une crise cardiaque* – n'est que partiellement schématique. La construction idiomatique *Ce n'est pas demain la veille*, de par son haut degré de figement, est plus proche du pôle lexical que du pôle propositionnel ; elle n'est donc pas véritablement schématique.

³ Nous laisserons de côté par manque de place les constructions idiomatiques.

2. Linguistique Cognitive et paradigme mentaliste

2.1. Aperçu du point de vue mentaliste

L'idée selon laquelle la compétence langagière est structurée en représentations est apparue lors du « tournant cognitif » des années 1950. Les pionniers du cognitivisme classique (parmi lesquels A. Turing, J. Von Neumann, N. Chomsky, H. Simon et M. Minsky) partent de l'hypothèse selon laquelle la cognition humaine est réductible à des calculs abstraits effectués sur des représentations symboliques, censés correspondre aux différents types de traitements de l'information par l'esprit. La linguistique est alors dominée par trois principes issus de *Syntactic Structures* (Chomsky 1957) et *Aspects of the Theory of Syntax* (Chomsky 1965) :

- (i) le langage est un système autonome et inné d'algorithmes dont l'analyse se fait indépendamment de préoccupations cognitives plus larges,
- (ii) la grammaire est réduite à la syntaxe. Les composantes lexicale et sémantique sont reléguées en périphérie,
- (iii) la structure conceptuelle de la grammaire n'est proprement décrite que par une logique formelle vériconditionnelle.

Le second tournant cognitif s'amorce lorsque Ronald Langacker pose les bases de sa Grammaire Spatiale (*Space Grammar*) – qui deviendra ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « Grammaire Cognitive » – au début des années 1980 (Langacker, 1982). Dès lors, trois principes radicalement nouveaux apparaissent. Ceux-ci forment l'assise de la Linguistique Cognitive :

- (i) le langage n'est pas une faculté cognitive autonome,
- (ii) la grammaire est à la fois conceptualisée et vecteur de conceptualisation,
- (iii) la connaissance linguistique est tributaire de l'usage.

Par opposition à la tradition héritée du distributionnalisme de Bloomfield et en rupture ouverte avec la grammaire autonome du générativisme chomskyen (que Givón résume par la formule « *grammar about grammar* »), les cognitivistes s'attachent désormais à démontrer qu'il est non seulement possible mais aussi judicieux de dépasser l'opposition entre mécanisme (la parole est fonction des conditions externes qui président à son apparition) et mentalisme (la parole est un effet des pensées du sujet parlant). Car si les marqueurs linguistiques renvoient bien à des opérations mentales et fonctionnent effectivement selon des logiques symbolique et syntaxique internes à la langue, ils n'en demeurent pas moins liés au « reste », en particulier à l'expérience socio-physique et conceptuelle ordinaire des êtres humains, qu'ils sémiotisent et contribuent à révéler.

2.2. Le point de vue symboliste et ses critiques

Les linguistiques cognitives accordent un grand crédit à la thèse symboliste, d'inspiration néo-saussurienne, parce qu'elle met l'accent sur la nature mentale et conventionnelle (culturellement négociée) du signe linguistique. Ce dernier n'a cependant pas de référent objectif dans la réalité. Le concept et l'image acoustique (ou graphique) associée sont tous deux des entités mentales. La thèse symboliste est une réponse au problème persistant de la représentation mentale du langage. Ce type de modèle pose la question de la pertinence d'une approche représentationniste, qui ne va pas de soi, comme le fait très justement remarquer Jackendoff : « *The problem is that the term representation suggests that it represents something – and for something to represent something else, it must represent it to someone.* » (2002, p. 19). Dans la problématique qui est la nôtre, une primitive linguistique conçue comme figure (c'est-à-dire comme jalon dans la structuration de la grammaire mentale) peut-elle être traitée séparément de sa force de figuration ? Si oui, quelle est la directionalité de cette force ? Formulé en ces termes, le problème vient de ce que, dans ce cas, c'est le locuteur qui se représente mentalement la structure de la phrase, alors qu'il n'a, toujours selon Jackendoff, pas d'accès conscient à l'intégralité de ladite structure. La représentation est ainsi limitée. L'effort introspectif du locuteur est jugé insuffisant. Tout en reconnaissant à cette mise en garde une pertinence indéniable, nous pensons malgré tout que le locuteur a un accès de type introspectif, fût-il partiel, non pas à la structure cognitive et langagière, mais à son produit symbolique. Nul besoin pour cela d'adhérer à la thèse de l'homonculus cartésien, « *the little person in the brain* », comme a pu le qualifier ironiquement Dennett (1991).

Le lien qu'établit la sémantique psychologique entre signes et représentations mentales a été repris par la Linguistique Cognitive dans sa description *a priori* de la cognition humaine. La représentation y est vue comme une structure symbolique procédurale porteuse de sens. Le lien entre représentation et expérience n'est pas sans faire écho au schématisme transcendantal d'inspiration kantienne. Dans ce dernier, les concepts ne sont pas des images générales, mais des schèmes, c'est-à-dire des méthodes de construction des objets. Par exemple, le concept de carré n'est autre que l'ensemble des règles à utiliser dans le temps et l'espace pour dessiner un carré, certes particulier, mais qui possède les propriétés définitoires communes à tous les carrés. De même, Langacker confère aux représentations une dimension procédurale :

We construct our conception of the “real world” bit by bit, stage by stage, from myriad and multifarious sensory and motor experiences. It consists of the organization we impose, through the progressive and interactive application of interpretive procedures, on both primary experience and the higher-order cognitive structures that derive from previous processing. (1987, p. 114)

L'appréhension de l'activité cognitive à travers le langage sur un double mode représentationniste et procédural repose sur un postulat de nature psychologique selon lequel le fonctionnement du système cognitif humain s'appuie sur la *construction* et la *manipulation* de représentations. En psychologie cognitive, l'étude des représentations part du principe que celles-ci ne sont pas directement accessibles à l'observation mais peuvent être appréhendées par des opérations expérimentales portant sur des observables. L'énonciativisme et le cognitivisme sont les héritiers directs de cette attitude épistémologique dont on trouve déjà la trace chez Guillaume. L'opposition entre langage en puissance et langage effectif réapparaît quelques décennies plus tard dans le champ de l'expérimentation psychologique, lorsqu'il devient indispensable de distinguer deux états des représentations cognitives, à savoir (i) un état de disponibilité de la connaissance en mémoire à long terme, (ii) un état d'actualité, lorsque cette connaissance disponible est activée. La Linguistique Cognitive se singularise en ce qu'elle étend cette approche au-delà de la problématique de l'application des connaissances et des tâches de raisonnement. Ainsi, tout en ayant recours à une imagerie schématique pour symboliser les représentations du sens à travers les constructions, Langacker réintroduit la notion de représentation procédurale, déjà présente en psychologie. Les schémas sont le plus souvent constitués de processus infinitésimaux dont l'image résultante peut être appréhendée par le sujet cognitif au terme d'un parcours qui est soit récapitulatif (*summary scanning*), soit séquentiel (*sequential scanning*). Cette approche est éminemment représentationniste, en ce qu'elle enracine les processus cognitifs liés à l'interprétation dans les mécanismes de base de la perception. La représentation y est vue comme une structure symbolique porteuse de sens.

Cela vaut aujourd'hui à la Linguistique Cognitive des critiques appuyées en provenance de partisans d'une approche non-représentationniste de la cognition (Cadiot & Visetti 2001a et 2001b, Visetti & Cadiot 2002, Lassègue & Visetti 2002). Ces auteurs reprochent notamment à la sémantique cognitive une confiance excessive accordée à des préjugés ontologiques :

[...] there is a trend towards relying on a very general psychological prototype, according to which language, at its most fundamental level, encodes tangible and/or physical structures. [...] This idea leads in cognitive semantics, and also in grammaticalization theories, to a hierarchy of meanings, which starts from spatial or physical values, taken as literal meanings, up to temporal or abstract meanings, which are supposed to be derived from the previous ones by some kind of metaphorical transfer process. (Visetti & Cadiot, 2002)

Nous ne sommes pas sûr que cette vision des choses reflète fidèlement les divergences entre les figures de proue de la mouvance cognitiviste. Par exemple, Langacker n'accorde pas la même importance à la métaphore que Lakoff dans le passage d'une strate de sens à une autre. La

principale critique porte à l'évidence sur la primauté accordée à l'invariant schématique qu'est l'espace :

As a consequence of this wrong starting point, some works in the field of grammar retain only a very poor and abstract schematism; while others, or even sometimes the same works, address only the spatial or physical uses, hoping that the thus created gap between these uses and all the others will be filled by an appeal to the magical notion of metaphor (*ibid.*).

C'est oublier que, chez Langacker, l'accent n'est pas tant mis sur la configuration topologique que sur la vision que s'en fait le sujet cognitif. Ce point fait également l'objet d'un rejet de la part de Cadiot et Visetti, qui mettent en avant la critique selon laquelle les modèles perceptifs ne sont plus adéquats une fois prise en compte la nature différentielle du sens linguistique. Au soi-disant schématisme de la Linguistique Cognitive, ils opposent un modèle de stabilisation du sens en trois étapes (motifs, profils, thèmes), construit autour de cinq lignes de force :

- (i) aucun privilège n'est accordé aux emplois spatiaux ou physiques des mots, ce qui entraîne un rejet de la métaphore comme mécanisme dynamique ;
- (ii) le point de départ méthodologique consiste en la recherche de motifs (germes de sens), dépourvus de préjugés quant à la primauté de certains sens ;
- (iii) acceptation de la nature paradoxale des motifs, qui sont à la fois instables et unifiés, et dans tous les cas l'unique moyen d'accéder aux formes sémantiques ;
- (iv) rejet de l'immanentisme du composant schématique ;
- (v) acceptation de l'hypothèse selon laquelle les germes de formes instables que sont les motifs ne se stabilisent que dans une interaction avec les constituants des syntagmes environnants.

Ce dernier point est emprunté à l'énonciativisme culiolien, qui n'est pas épargné par Cadiot et Visetti, mais trouve grâce aux yeux de ces chercheurs en ce qu'il s'articule autour d'une double problématique détaillée de l'instabilité et de la stabilisation :

À l'opposé de cette « erreur » des linguistiques cognitives, l'école culiolienne, ou bien les sémantiques dynamiques inspirées de la théorie des catastrophes, ont décrit leurs propres schèmes comme des quasi-formes instables, aptes à se stabiliser en syntagme [...]. (2001a, p. 13)

Sans diminuer l'ampleur de la remise en cause de l'autonomie syntaxique réalisée par les linguistiques cognitives, Cadiot et Visetti les attaquent cependant jusque dans leurs prétentions premières :

En portant ainsi une attention exclusive au composant 'schématique', on méconnaît des affinités sémantiques essentielles, et l'on s'égare à la recherche d'invariants introuvables dans le cadre où on les cherche. (2001b)

La critique est tout aussi légitime que radicale : il est indéniable que, versée dans la recherche de mécanismes cognitifs généraux communs à toute langue, la Linguistique Cognitive a consciemment privilégié l'étude fonctionnelle et sémantique, partant schématique, de la grammaire, au risque de laisser de côté d'importants phénomènes syntaxiques. La primauté du sens dans les dispositifs langagiers a amené à considérer l'architecture de la grammaire interne sous l'angle exclusif de « représentations cognitives » (Talmy), de « structures conceptuelles » (Langacker) ou d'« espaces mentaux » (Fauconnier). Chez Langacker par exemple, l'ordre syntaxique n'a de pertinence qu'en ce qu'il est la trace d'un point de vue précis dans la conceptualisation de l'événement décrit par l'énoncé. Ainsi les deux énoncés suivants expriment-ils deux points de vue différents du sujet cognitif sur un seul même événement :

(1) He gave a book to his student.

(2) He gave his student a book.

Dans le premier cas, la préposition dynamique *to* met l'accent sur la trajectoire du livre (de l'agent au bénéficiaire), tandis que dans le second cas, l'accent est mis sur l'aboutissement du processus, à savoir la contiguïté entre l'objet et le bénéficiaire. La Grammaire Cognitive repose sur une sémantique de nature configurationnelle : l'énoncé construit une scène symbolique complexe composée d'éléments dont les propriétés et les interactions se définissent sur le mode topologique et cinématique. Chez Langacker, cette configuration prend la forme de schémas diagrammatiques qui, nous le rappelons, ne valent pas tant par leur valeur spatiale que par ce qu'ils révèlent quant à la position conceptuelle du sujet parlant. Ce que le schématisme langackerien s'attache à montrer, c'est que la grammaire doit tenir compte des différences de profilage conceptuel. Ce parti pris méthodologique a le mérite de combler les lacunes du formalisme chomskyen mais n'est pas sans défauts, dont celui d'avoir longtemps dissocié la forme et le sens. Une fois encore, Cadiot et Visetti n'y sont pas insensibles :

In short, we think that cognitive linguistics have up to now too strongly dissociated 'structure' (identified to the schematical dimensions of meaning) from 'content'.
(Visetti & Cadiot, 2002)

Ce jugement n'est selon nous valable que jusqu'à l'apparition des premières Grammaires de Constructions, dans la deuxième moitié des années 80. À la suite des travaux de Fillmore, Kay & O'Connor (1988), Lakoff (1987), Langacker (1987) puis, plus tard, de Goldberg (1995) et Croft (2001), tout un pan de la Linguistique Cognitive se refuse à dissocier la structure du contenu. Certes, Visetti et Cadiot mentionnent brièvement les Grammaires de Constructions, mais curieusement, ils ne semblent pas vraiment exploiter cette piste fertile :

Les linguistiques cognitives sont ici dans une situation quelque peu indécise : ayant rejeté l'autonomie de la syntaxe façon grammaires génératives, elles tentent néanmoins de retrouver les fonctions 'syntaxiques' dans leur cadre de description, qui privilégie la plupart du temps, lui aussi, des concepts configurationnels. Cela ne va pas sans difficultés, que nous avons cherché à exposer (cf. Cadiot & Visetti, [2001a], chap. 1). Les Construction Grammars (Fillmore, Kay, Goldberg ; voir notamment A. Goldberg, 1995), qui s'inscrivent dans la même mouvance, proposent toutefois une approche plus diversifiée, qui unifie d'emblée les organisations syntaxiques (que l'on peut considérer, en nos termes, comme une variété du configurationnel sur le plan de l'expression), à d'autres valeurs sémantiques non nécessairement configurationnelles (ex. construction ditransitive corrélée à la configuration syntaxique NP V NP NP) : l'ensemble constituant alors ce que nous appellerions un profil constructionnel (Cadiot et Visetti, 2001b)

Il est vrai que, privilégiant l'étude du sens plutôt que la syntaxe, la Linguistique Cognitive est, l'espace de quelques années, tombée dans l'excès inverse de celui dans lequel était tombée la grammaire générative. Ce défaut est, comme nous venons de le préciser, effectivement corrigé par les Grammaires de Constructions. Curieusement, Cadiot et Visetti ne mentionnent ni Lakoff ni Langacker parmi les auteurs ayant fortement influencé ce cadre de pensée. Langacker a pourtant beaucoup travaillé sur le profilage de type constructionnel. Dans la Grammaire Cognitive, une construction opère un profilage sur la conceptualisation. À une échelle plus petite, une ou plusieurs composantes d'une construction peuvent également être profilées. Loin d'être un point secondaire, le profilage est une opération mentale centrale qui conditionne d'autres processus non moins incontournables, à savoir l'activation de zones et l'élaboration.

Quitte à critiquer les avancées de la Linguistique Cognitive, il est possible de s'interroger sur les fondements scientifiques de la structuration interne des catégories sémantiques en domaines sans pour autant remettre en cause sa logique interne et refaire un travail qui a déjà été fait. Par ailleurs, l'accusation portée contre la primauté des schèmes visuels et spatiaux dans la description de l'appareil conceptualisant ne passe pas le test d'une lecture exhaustive des textes fondateurs de la Grammaire Cognitive. Langacker a le mérite d'être très clair sur ce point :

I have never claimed, for example, that all conceptual or semantic structures are visuo-spatial in nature, nor should my frequent use of spatial diagrams be so construed [...]. Moreover, while it is evident that space and vision play a major role in the metaphorical structuring of other domains, I make no specific claim concerning the nature of the extent of their primacy. (1999, p. 203).

Étant donné que les diagrammes dont Langacker illustre la plupart de ses études de cas ont une valeur pédagogique quant à l'explicitation des figures ou schémas abstraits auxquels ils renvoient, ils sont inattaquables quant à leur éventuelle allégeance à un schématisme représentationnel. À vrai dire, le seul point sur lequel l'attaque anti-représentationniste peut

légitimement porter est la thèse symboliste, centrale en Grammaire Cognitive et amplement partagée par la plupart des théories cognitivistes :

Language is symbolic in nature. It makes available to the speaker [...] an open-ended set of linguistic signs or expressions, each of which associates a semantic representation of some kind with a phonological representation. (1987, p. 11)

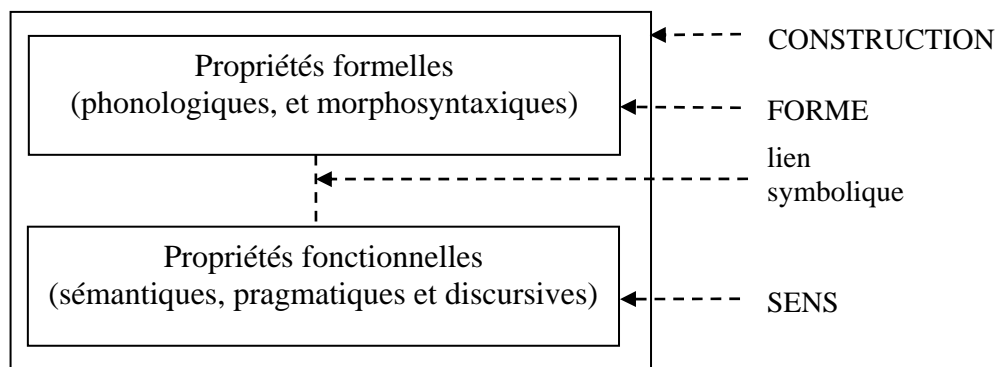
Ce passage appelle plusieurs commentaires, ne serait-ce que pour le mettre à l'abri de tout contresens. Premièrement, la représentation est forcément procédurale chez Langacker. Les constructions – unités symboliques de base à partir desquelles la grammaire est structurée – le sont également. Le point faible de ce type de schématisation est que le lien symbolique est assez flou. Hormis chez Croft (2001), on a du mal à trouver une caractérisation précise de ce que recouvre ce type de lien entre forme et sens dans la littérature cognitive et plus précisément dans le domaine des Grammaires de Constructions, ce qui pose un problème de crédibilité scientifique. Deuxièmement, il y a dans toute unité symbolique une part de stabilité et d'instabilité, ce qui la rend (ré)analysable (Croft 2000 et 2001). Or, cette double problématique de l'instabilité et de la stabilisation est précisément ce en quoi la Théorie des Opérations Énonciatives trouve grâce aux yeux de Cadiot et Visetti, en dépit des critiques que ces auteurs adressent à la partition qu'opèrent les culioliens entre formes schématiques et notions (qui selon eux n'a pas lieu d'être). Pourquoi donc la Linguistique Cognitive n'aurait-elle pas droit au même traitement de faveur ? Pour l'heure, on peut donc reprocher à ce contre-argument anti-représentationniste une expertise insuffisante dans le domaine des Grammaires de Constructions, ce qui le rend difficilement recevable en l'état par les linguistes sur qui porte l'attaque.

Quels que soient les débats qui divisent la sémantique cognitive, il n'en demeure pas moins que les courants qui s'opposent se rassemblent tous autour d'une conception dynamique du sens et sont animés par la même recherche de l'invariant à travers la diversité du sensible. Dans les paragraphes qui suivent, nous allons travailler à partir de l'unité de base qu'est la construction (entendue au sens d'assemblage symbolique de forme et de sens) précisément parce qu'elle nous permet de dépasser une conception purement représentative et immanentiste de la langue et du langage. L'assemblage symbolique est stabilisé conventionnellement, mais peut, de manière tout aussi conventionnelle, être réinterprété et réanalysé. Ce principe permet à lui seul de proposer une explication *a priori* et unique à la variation synchronique et à la diachronie, qui sont les deux composantes de la dynamique langagière. Nous souhaitons à terme fournir les bases permettant de construire un modèle explicatif de la diachronie à l'aune de la variation synchronique. Cette tâche nous place au cœur de la problématique du fait cognitif.

3. L'hypothèse constructionnelle

En dépit de leur multiplicité, les Grammaires de Constructions forment une théorie cohérente, organisée autour du principe suivant : les constructions sont des assemblages symboliques de forme et de sens, ce que résume la figure 1 ci-dessous :

Figure 1. Structure symbolique d'une construction



Notre objectif principal est de rechercher une adéquation entre la grammaire explicative des linguistes et la grammaire mentale des locuteurs, cette dernière étant conçue comme ensemble d'unités symboliques procédurales structurées de manière dynamique. Si la problématique est ancienne, notre approche se veut originale. C'est pourquoi nous nous sommes efforcé ces dernières années de construire un modèle dynamique unifié de la créativité, de la variation et de l'évolution linguistiques (Desagulier 2003, 2005a et 2005b). Nous entendons ainsi éviter les écueils auxquels se sont heurtés bien des linguistes, toutes théories confondues. Parce qu'elle s'articule autour de la thèse de l'autonomie de la syntaxe, la linguistique générative développe une conception modulaire de la grammaire, ce qui signifie que les interactions entre modules sont à sens unique et réduites au minimum. Par conséquent, les couplages dynamiques de forme et de sens n'y ont pas leur place. Il devient alors très difficile – pour ne pas dire impossible – d'expliquer l'émergence d'une construction du type *Frank sneezed the tissue off the table* (Goldberg 1995), qui relève de la « Construction du Déplacement Provoqué » (CDP). La syntaxe n'a vraisemblablement pas suffi à garantir l'ancrage de la CDP comme unité indépendante. Il a fallu au préalable que la trame structurelle GN₁ V GN₂ GP (S V O Obl) soit fréquemment associée à des verbes de mouvement compatibles avec une interprétation causative (*Mary threw the ball into the basket*). Le sens verbal a fini par rendre la séquence syntaxique signifiante. Cette dernière a pu à son tour appliquer un sens causal à des verbes dont le sémantisme n'impliquait pas notionnellement de déplacement provoqué (*Mary frowned Jack out of playing a nasty trick on her*). L'emploi de ce type de verbes s'étant généralisé avec la CDP, cette dernière apparaît désormais dans un sens qui est non causal (*The plate umpire roared and punched a batter out.* – *Strong Motion*, J. Franzen). Nous voyons que les étapes ayant jalonné

l'histoire de cette construction se caractérisent par un constant va-et-vient entre la syntaxe et le sens. Ignorer cette interdépendance fertile conduit à passer à côté de ce qui caractérise le cœur du changement.

La Linguistique Cognitive-Fonctionnelle n'est pas exempte de reproches, car même si elle se refuse à distinguer syntaxe et sémantique, force est de constater qu'elle privilégie souvent l'étude des phénomènes conceptuels au détriment de la forme. Elle a cependant le mérite d'assigner à toute catégorie grammaticale (morphosyntaxique et sémantique) un gradient, qui n'est autre que sa garantie d'évolutivité. En accord avec cette exigence méthodologique, il nous semble judicieux d'élaborer un modèle du changement linguistique à partir de l'examen approfondi des états intermédiaires des constructions. Nous partons du principe qu'une construction en cours de grammaticalisation ne passe pas brutalement d'un état A à un état B (A et B étant des pôles constructionnels prototypiques), ce qui nous amène à reconnaître l'existence de chevauchements fonctionnels (AB). Ces derniers ont le plus souvent été décrits sous l'angle conceptuel (Heine 1997, Coates 1983) et ont pris la forme d'intersections d'ensembles qui, lorsqu'on les met bout à bout, donnent des représentations linéaires du type A ➔ AB ➔ B ➔ BC ➔ C, etc. Nous émettons deux réserves quant à ces représentations. Premièrement, même si certaines unités linguistiques ont atteint un stade significatif de grammaticalisation, elles ne sont pas pour autant toutes devenues transparentes. Dans de nombreux cas, leur polysémie implique un chevauchement de plus de deux sens. La construction *want to/wanna* est particulièrement éclairante sur ce point. L'histoire du verbe *want* est jalonnée par de nombreuses extensions lexicales à partir du moyen anglais, depuis l'expression du manque jusqu'à celle du besoin, de la nécessité et de la volition. Cette flexibilité fonctionnelle a rendu possible, depuis quelques décennies, des emplois déontiques⁴ (en particulier l'expression d'un conseil, d'un avertissement ou d'un ordre déguisé) :

(3) *You don't want to appear brash or pushy. (The Times)*

(4) *It's 10.30 am, so we'll want to go easy. (SF Chronicle)*

(5) *You wanna be careful of that fellow.*

(6) *You want to cruise the various meetings, looking out for the subjects that are likely to interest her (Small World, D. Lodge).*

Dans l'exemple (6), le pronom personnel *you* renvoie au personnage principal du roman dont est tiré cet exemple. Il s'agit d'un jeune maître de conférences parti à la recherche d'une femme dont il est tombé amoureux. Il se trouve qu'elle travaille également dans le milieu universitaire

⁴ La modalité déontique (du grec *deon*, « devoir ») concerne l'expression de ce qui est permis ou requis par les principes moraux ou les lois socio-physiques. L'ordre, le souhait, la suggestion, l'interdiction relèvent de la modalité déontique.

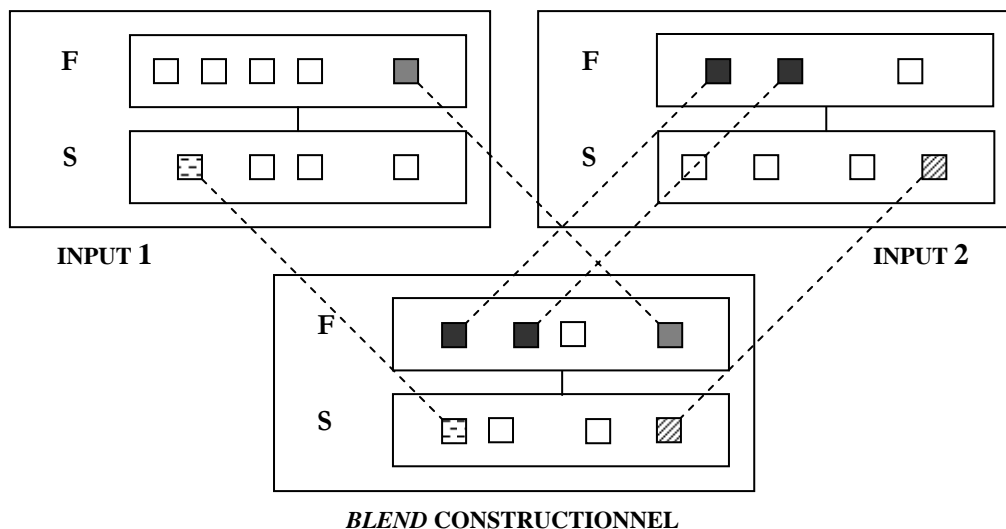
et qu'elle participe à des colloques internationaux. Dans le court extrait que nous citons, le jeune enseignant reçoit les recommandations d'un collègue (le locuteur) sur la meilleure façon de retrouver l'élue de son cœur. Par conséquent, la construction *want to* a ici une valeur de conseil. L'expression du désir et de la volition n'est pas absente non plus, vu que la présence assidue aux colloques conditionne l'obtention d'un bénéfice futur : il est naturel pour lui de désirer parcourir les colloques puisque c'est dans son intérêt. Le locuteur est en droit de présupposer que son interlocuteur cherche à concrétiser le désir par une tension agentive vers la réalisation de l'événement. De plus, l'énonciateur présente la démarche comme une étape indispensable dans la réussite de la quête, c'est pourquoi il ne faut pas écarter non plus l'idée de nécessité. Le manque est également retenu, vu que le fait d'assister à des colloques ne portant pas sur les sujets de prédilection du jeune homme ne fait pas partie de ses projets initiaux. Bien entendu, notre interprétation analytique est extrême ; chaque valeur doit être pondérée (c'est la valeur de conseil qui prédomine ici). On peut néanmoins dire que jusqu'à cinq valeurs sémantico-fonctionnelles se chevauchent avec *want to*. Une figuration linéaire n'est pas adaptée pour la conceptualisation de chevauchements complexes. Il faut donc pouvoir représenter des intersections sémantiques complexes et sélectives (c'est-à-dire compositionnelles) telles que AC, ABD ou ABCD, ce que ne permettent pas les modèles linéaires traditionnels.

Deuxièmement, le sens n'évolue pas indépendamment de la forme et vice versa. Or, d'un point de vue constructionnel, il n'y a plus lieu de parler de linéarité du changement. Certes, si l'on ne prend en compte que le sens, l'emploi déontique de *want to* se situe bien dans le prolongement d'un axe de développement conceptuel unidirectionnel qui va du concret au mental et, au-delà, à l'interaction discursive (Sweetser 1990). De même, pour ce qui est de la forme, l'auxiliarisation de *want to* (qui se traduit ici par une contraction morphosyntaxique de type *wanna*) s'inscrit bien dans une progression historique régulière. Mais cette apparence de linéarité historique est en porte-à-faux avec la complexité synchronique de l'ensemble. La subtilité conceptuelle s'appuie sur un jeu pragmatique qui dépasse le simple cadre de la polysémie puisqu'il repose sur un amalgame syntaxique. Dans un énoncé tel que (5), *You want to be careful of that fellow*, la construction déontique est à mi-chemin entre *you want (= desire) to be careful*, dont elle garde la structure formelle, et *I want you to be careful*, dont elle conserve en partie le sens. L'unité composite ainsi obtenue est plus complexe que chaque constituant pris isolément. Plus qu'un simple *blend* syntaxique ou qu'un chevauchement sémantique, c'est un cas de *blend* constructionnel (Desagulier, 2005a).

Le changement linguistique ne se traduit pas forcément par une perte ou un ajout d'unités au niveau de la grammaire, mais implique le plus souvent un réassemblage compositionnel de

forme et de sens. Les *réseaux d'intégration constructionnelle*, sur lesquels se fonde notre modèle, reposent moins sur une structure événementielle duale (Fauconnier et Turner 1996, Fauconnier 1997) que sur l'exploitation plus ou moins consciente de la zone de développement potentiel propre à chaque construction. Aussi proposons-nous une conception renouvelée du *blend grammatical*, schématisée en figure 2 :

Figure 2. Réseau d'intégration constructionnelle



Ce réseau est motivé par le fait qu'une construction cognitivement saillante a toutes les chances de jouer un rôle de jalon (au niveau des *inputs*) dans la structuration interne de la grammaire des locuteurs, ce qui la prédispose à exporter tout ou partie de sa trame dans l'élaboration compositionnelle d'unités symboliques. Ces dernières ne sont ni plus ni moins que des assemblages inédits de constituants formels et fonctionnels préexistants. Une construction-jalon peut également faciliter l'accès à des assemblages similaires perçus comme plus complexes à traiter. Notre modèle exploite pleinement la dynamique langagière alimentée par la nature paradoxale (stable/instable) des constructions. Il nous permet également de voir que la grammaire n'est pas un système de règles abstraites, mais un ensemble structuré d'unités symboliques procédurales en résonance. S'il est vrai que le *blend grammatical* est bel et bien central (Fauconnier et Turner), alors l'architecture de la grammaire interne prend la forme d'un maillage au sein duquel chaque construction émerge en référence à une unité symbolique repère et peut à son tour servir de jalon cognitif dans l'instauration d'un nouvel assemblage. L'héritage des constructions s'articule autour d'une double logique de type jalon/jalonné.

4. Jeu constructionnel et représentations

4.1. Plaidoyer pour une Grammaire de Constructions Floue

Les implications méthodologiques de l'approche centrée sur l'usage ne doivent pas être sous-estimées. Cette ligne de conduite fait plus que suggérer une orientation procédurale, allant de l'énoncé à la règle. Elle impose au linguiste une dépersonnalisation partielle par laquelle ce dernier va tenter d'adopter un statut intermédiaire lui permettant d'exprimer la pleine mesure de ses compétences de spécialiste des phénomènes langagiers tout en prenant en compte le point de vue profane des locuteurs.

Dans un article consacré à la subjectivité dans le langage, Benveniste écrit : « Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant (1966, p. 259) ». Cette remarque a le mérite de rompre avec une conception instrumentale du langage. Mais s'il est vrai que l'homme n'a pas fabriqué la faculté langagière, au même titre qu'il a inventé la roue ou la herse, il n'en demeure pas moins sensible aux unités qui composent sa langue. Autrement dit, nous ne voyons jamais l'homme inventant le langage, mais nous pouvons très bien l'observer modifiant la langue. La meilleure preuve que nous puissions fournir est l'existence de constructions intermédiaires, dont le flou témoigne à la fois d'une sensibilité des locuteurs à l'égard des unités symboliques, et d'un décalage entre une représentation prototypique (qui est le fait du linguiste) et une représentation procédurale (qui est le fait des sujets cognitifs). Rien de surprenant pour qui reconnaît que les constructions ne sont pas des règles abstraites auxquelles nous n'avons pas accès, mais avant tout des artefacts mentaux. Elles sont créées et modifiées à mesure que de nouvelles régularités sont attestées dans notre environnement linguistique. À ce titre, la polysémie du terme *construction* en anglais (« construction », « interprétation ») est révélatrice du lien entre activité langagière et activité cognitive.

Le choix de la construction grammaticale comme primitive nous permet également de nous immiscer dans les arcanes de la dynamique langagière. Le flou, inhérent à tout assemblage forme/sens dans une perspective centrée sur l'usage, est réhabilité, puisque nous pensons que c'est l'un des principaux facteurs (si ce n'est la cause principale) du changement. C'est pourquoi nous l'inscrivons doublement dans notre argumentaire. Le flou est tout d'abord lié au fait que toute unité symbolique est potentiellement réanalysable, sans qu'il soit pour autant possible de prévoir exactement ce à quoi ressemble un assemblage émergent⁵. D'autre part, il existe pour

⁵ La plupart des diachroniciens s'attachent à construire des modèles prédictifs. La plupart d'entre eux sont très approximatifs, ne serait-ce que parce que le changement est conditionné par du social (au sens large) et que ce

certaines constructions, un degré d'incertitude chez les locuteurs quant à l'assemblage précis qui les caractérise, soit parce que ses constituants sont multifonctionnels (donc ambigus), soit parce que l'unité n'est pas suffisamment conventionnelle. Nous pensons qu'il ne suffit pas de reconnaître le flou : il faut lui accorder une place centrale dans toute entreprise typologique.

À partir de l'analyse de changements en cours, nous pensons qu'il est possible de mettre à jour des principes dynamiques généraux permettant de rendre compte de la variation synchronique et de l'évolution diachronique. C'est du moins ce que nous avons cherché à montrer au fil de plusieurs publications (Desagulier, 2003, 2005a) ainsi que dans une thèse (Desagulier, 2005b). Cette interpénétration de plusieurs niveaux d'analyse porte à croire qu'il est possible de dégager, au-delà du jeu constructionnel, un invariant cognitif. Ce dernier est peut être à même de nous aider à comprendre les liens entre l'homme et son environnement.

4.2. *Quid des représentations ?*

La primitive des Grammaires de Constructions est à la fois figure et force : figure en ce qu'une construction grammaticale est le produit cognitif d'une stabilisation de routines linguistiques, et force en ce qu'elle est évolutive, car renégociable à l'échelle de la communauté linguistique. Soumise au changement, la construction est également force de changement. Les règles qui la fondent portent en elles une directionnalité qui canalise et façonne le changement linguistique.

Raisonné en termes de constructions nous poussé à proposer une conception renouvelée de la représentation. Ses détracteurs ont mis en avant les problèmes qu'implique le fait que, selon eux, une représentation renvoie nécessairement à du représenté. À la lumière des développements qui précèdent, on est en mesure de mettre en doute cette équation (de même qu'une figure ne renvoie pas forcément à du figuré). Nous pensons en effet qu'il est vain et naïf de croire que l'intelligence linguistique travaille à partir de simples représentations figuratives stockées (que ce soit de façon innée ou cumulative) dans tout organe susceptible d'intervenir dans le langage (si tant est qu'un tel organe existe). Si les représentations auxquelles nous souscrivons sont négociables à l'échelle de la communauté de locuteurs (quelle que soit la dimension de cette dernière), alors elles doivent avoir leur place dans l'espace linguistique public. C'est la raison pour laquelle nous souscrivons pleinement à l'hypothèse formulée en ces termes par Merlin Donald :

We don't need to fill the brain with prepackaged Kantian categories, Platonic ideals, or Universal Grammars to enable it to think or speak with words. The communication environment itself is the storehouse of what it must learn. The

facteur est par essence aléatoire, donc non prévisible. L'entreprise est cependant louable et génère bon nombre de contributions passionnantes (voir par exemple Yang 2000, 2002 dans un cadre formaliste).

brain needs to have the innate capacity to find, filter, and remember the essential features of that environment (Donald 2001, p. 181).

Les constructions sont précisément des unités procédurales qui traitent et intègrent des représentations déterminées au niveau de la société (Desagulier, 2006). Ces dernières ne sont pas exclusivement de nature linguistique. Les linguistes ont parfois tendance à l'oublier.

Bibliographie

Benveniste, Emile

1966 *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard.

Cadiot, Pierre et Yves-Marie Visetti

2001a *Pour une théorie des formes sémantiques ; motifs, profils, thèmes*, Paris, Presses Universitaires de France.

2001b « Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie », *Cahiers de lexicologie* n° 79, p. 5-46.

Chomsky, Noam

1957 *Syntactic Structures*, Gravenhage, Mouton.

1965 *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, MIT Press.

Coates, Jennifer

1983 *The Semantics of the Modal Auxiliaries*, London, Croom Helm.

Croft, William

2000 *Explaining Language Change: an Evolutionary Approach*, Harlow, Longman.

2001 *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*, Oxford, Oxford University Press.

Culioli, Antoine

1990 *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, tome 1, Gap, Ophrys.

Dennett, Daniel

1991 *Consciousness Explained*, New York, Little, Brown & Company.

Desagulier, Guillaume

2003 « Want to/wanna: verbal polysemy versus constructional compositionality », *Proceedings of the Twenty-Ninth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, p. 91-102.

2005a « Grammatical blending and the Conceptualization of Complex Cases of Interpretational Overlap: the Case of *Want to/wanna* », *Annual Review of Cognitive Linguistics*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, n°3, p. 22-40.

2005b « Modélisation cognitive de la variation et du changement linguistiques : étude de quelques cas de constructions émergentes en anglais contemporain », thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3.

- 2006 « Towards a cognitive model of variation and language change centered on constructional fuzziness », Communication donnée à la Seconde Conférence Bisannuelle des Sciences Cognitives (Cogsci 2006), St. Pétersbourg, Russie.
- Donald, Merlin
2001 *A Mind so Rare: the Evolution of Human Consciousness*, New York, Norton.
- Fauconnier, Gilles
1997 *Mappings in thought and language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Fauconnier, Gilles et Mark Turner
1996 « Blending as a Central Process of Grammar », in *Conceptual Structure, Discourse and Language*, sous la direction de A. Goldberg, Stanford, CSLI Publications, p. 113-130.
- Fillmore, Charles
1982 « Frame semantics », *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul, Hanshin, p. 111-137.
- Fillmore, Charles, Paul Kay, et Mary Catherine O'Connor.
1988 « Regularity and idiomaticity in grammatical constructions: the case of *let alone* », *Language* n°64, p. 501-38.
- Goldberg, Adele
1995 *Constructions: a Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- Heine, Bernd
1997 *Cognitive Foundations of Grammar*, New York, Oxford, Oxford University Press.
- Jackendoff, Ray
2002 *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, Oxford, New York, Oxford University Press.
- Lakoff, George
1987 *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- Langacker, Ronald
1982 « Space Grammar, analisability, and the English passive ». *Language* n°58, p.22-80.
1987 *Foundations of Cognitive Grammar (Volume I)*, Stanford, Stanford University Press.
1991 *Foundations of Cognitive Grammar (Volume II)*, Stanford, Stanford University Press.
1999 *Grammar and Conceptualization*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- Lassègue, Jean et Yves-Marie Visetti
2002 « Que reste-t-il de la représentation ? », *Intellectica* n°35 (2), p. 7-25.
- Sweetser, Eve
1990 *From Etymology to Pragmatics: Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tomasello, Michael
2003 *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, Harvard University Press.

Visetti, Yves-Marie et Pierre Cadiot

- 2002 « Instability and Theory of Semantic Forms », in *Prepositions and their Syntactic, Semantic and Pragmatic Context*, sous la direction de S. Feigenbaum et D. Kurzo, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, p. 9-39.

Yang, Charles

- 2000 « Internal and external forces in language change ». *Language Variation and Change* n°12, p. 231-250.
- 2002 « Grammar Competition and Language Change », in *Syntactic Effects of Morphological Change*, sous la direction de D. Lightfoot, Oxford, Oxford University Press, p.367-380.